

## Renaissance de l'Allemagne (14)

### La victoire – Le 30 janvier 1933

Nous arrivâmes ainsi à janvier 1933. C'est le mois qui marquera l'une des dates les plus mémorables de l'histoire allemande.

On comprenait déjà clairement au milieu du mois qu'allait survenir la décision finale. On s'y employait fiévreusement de tous côtés. À partir du 20 janvier, en ma qualité de délégué politique, avec Seldte, Olaf des Casques d'acier, et Hugenberg, président des nationalistes allemands, je rencontrais M. von Papen et le secrétaire d'état Meissner. Nous discutâmes chaque jour de la future organisation. Il était clair que nous ne pourrions atteindre notre but qu'en regroupant avec les nationaux-socialistes tout ce qui restait des forces nationales sous la direction exclusive d'Adolf Hitler.

On constata alors que M. von Papen, que nous avions dû combattre autrefois pour des divergences politiques, avait reconnu l'importance du moment. Il s'allia avec nous avec une cordiale sincérité et se fit le médiateur honnête entre le vieux Maréchal et le jeune caporal de la grande guerre. Seldte, sans hésiter, jeta son Casque d'acier dans la balance nationale-socialiste et se mit loyalement, fidèlement et fermement derrière Adolf Hitler. L'entente avec les nationaux allemands fut plus difficile car ils restaient encore trop attachés à leur système de parti. Il était clair, je l'ai souvent répété à Hugenberg dans les premières semaines, qu'il était grandement temps de dissoudre le parti national allemand pour qu'il put se confondre avec le national-socialisme en un fleuve immense.

Mais il fallait arriver à une entente si on ne voulait pas que tout fût anéanti. Le Président du Reich était disposé à appeler Adolf Hitler si l'union des forces nationales était assurée dans ce but. La difficulté de cette union consistait en ce qu'il y avait d'un côté le national-socialisme dont le parti était supérieur en nombre et en puissance, de l'autre les chefs du parti de la classe moyenne qui demandaient le pouvoir en s'appuyant sur leur passé parlementaire, bien qu'ils ne fussent pas de taille à se mesurer avec l'importance et les nécessités de l'heure. Mais la principale difficulté venait de ce qu'Adolf Hitler exigeait comme condition sine qua non qu'on fit de nouvelles élections immédiatement après la formation du Cabinet. Les nationaux allemands s'y opposaient passionnément, voyant fort bien que la roue de l'Histoire passerait plus ou moins sur eux, sachant que les forces immenses du national-socialisme doubleraient, tripleraient, surtout si venait s'y ajouter l'auréole de la prise du pouvoir.

L'union eut enfin lieu.

Le samedi 28 janvier 1933, je pus annoncer au Führer que l'œuvre était accomplie dans ses plans essentiels et qu'on pouvait définitivement compter sur sa nomination à la chancellerie. Mais nos déceptions passées avaient été si fortes qu'on n'osait maintenant encore en parler, ni se confier à ses plus intimes amis. Il arriva donc que le parti et le public tout entier furent surpris par la nomination d'Adolf Hitler le 30 janvier 1933. Dans la nuit du 29 au 30 janvier, il fallait encore compter avec les possibilités de toutes sortes d'intrigues de la part de l'ancien cabinet. Il sembla même à un moment que Schleicher ne voulait pas quitter le terrain sans lutte. Mais pour lui la bataille était déjà perdue sans espoir.

Tout était fixé.

Le lundi 30 janvier, à 11 heures du matin, Adolf Hitler était nommé chancelier par le président du Reich. Sept minutes plus tard, le cabinet était formé et les ministres avaient prêté serment. Les formations de cabinets, jusque-là, avaient duré des semaines, quelquefois des mois. Cette fois-ci, tout fut réglé en un quart d'heure. Le cabinet commença son travail sur ces paroles du vieux Maréchal : « Et maintenant, Messieurs, en avant avec Dieu. »

Je ne pourrai jamais oublier le moment où, faisant la navette entre la Kaiserhof et la Wilhelmstrasse comme représentant d'Hitler au cours de l'année passée, m'apprêtant à monter dans ma voiture, je pus annoncer le premier à la foule anxieuse : « Hitler est devenu chancelier. » Les poitrines retinrent d'abord leur souffle, puis, comme une tempête, elles exhalèrent un seul cri de joie. La foule se dispersa ensuite dans une course vertigineuse. On vit des garçons, des hommes, et même des femmes, courir pour transmettre et propager cet heureux message que l'Allemagne était sauvée.

Il m'est impossible de vous décrire les sentiments qui nous emplirent la poitrine quand nous fûmes de nouveau réunis dans les salons de la Kaiserhof. Que la destinée, enfin, avait merveilleusement tourné, et comme le vieux Maréchal, en s'opposant à la nomination d'Hitler le 13 août 1932 et dans les journées de novembre, avait été l'instrument de la main divine ! Et il l'avait nommé maintenant, au moment opportun et décisif.

La première séance du cabinet était annoncée pour 5 heures de l'après-midi. Un sentiment solennel nous saisit quand Hitler prit pour la première fois la parole en qualité de chancelier du Reich, exposa notre but en termes merveilleux et montra les tâches qui nous attendaient.

Les cloches sonnaient, au même instant, dans les rues de la capitale, dans toutes les villes du Reich et dans les villages.

Dans l'ivresse de leur grand enthousiasme, les hommes se réjouissaient, s'embrassaient entre eux, étaient heureux. On rencontrait partout des colonnes qui marchaient en chantant dans les rues. L'annonce retentit soudain qu'une retraite aux flambeaux aurait lieu le soir même en l'honneur de Hitler et de Hindenbourg. Cette nouvelle se propagea plus vite qu'une étincelle. La foule accourut de tous les districts, de tous les faubourgs de Berlin. SA, SS, Casques d'acier et ligues patriotiques se rangèrent en colonnes compactes aux différents points du rassemblement. Ils allumèrent leurs torches et se dirigèrent vers le palais du Président du Reich, en une procession de remerciements comme jamais encore on n'en avait vu dans la capitale.

Là, à sa fenêtre illuminée, se trouvait le digne et vieux Maréchal, qui regardait ému et heureux, cette profession de foi d'un peuple libéré qui venait de retrouver le bonheur. Quelques maisons plus loin, silencieux, se tenait près de sa fenêtre, l'homme à qui s'adressaient maintenant les remerciements du peuple entier, l'homme qui n'avait jamais faibli dans la lutte pénible et incessante et qui avait toujours tenu ferme la bannière quand d'autres chancelaient, l'homme qui était toujours resté fidèle à son peuple dans le bonheur comme dans le malheur, le Führer du peuple allemand, son chancelier Adolf Hitler.

Ainsi se déroulait la nuit mémorable, au cours de laquelle naquit la Nouvelle Liberté Allemande.

Dès la prise du pouvoir et au cours des élections des 5 et 12 mars 1933, la révolution s'est de plus en plus fortement développée et imposée, lentement, sans motif visible. Les ministres non nationaux-socialistes durent se rendre à la raison. Ils se rendirent compte, en effet, qu'on ne pouvait plus rien achever par des réformes ordinaires parce qu'un peuple entier s'était mis en action. Le peuple voulait sentir et constater des signes extérieurs qu'il était devenu libre et qu'une nouvelle ère se levait. Pour mener ce combat de libération, le peuple n'avait vu flotter que la bannière à croix gammée comme symbole visible. Il était logique durant cette révolution de hisser cet insigne de combat sur les monuments publics. Le Maréchal Hindenbourg qui reconnut la vaste signification de la révolution,

ordonna que la croix gammée avec le drapeau noir, blanc, rouge restassent les emblèmes officiels du Reich. Nous le remercions doublement ici de cette sage décision.

La nouvelle orientation commença désormais dans toutes les sphères. Et d'abord la réorganisation et la recréation de la bureaucratie prussienne. La nouvelle loi me donna d'abord le pouvoir de limoger les fonctionnaires qui ne donnaient pas la garantie d'être aptes à la reconstruction du nouvel État par leur mentalité et leur caractère.

Mais cette nouvelle loi me donna aussi la possibilité de purger la bureaucratie de l'influence excessive exercée par les Juifs.

Hermann Göring, Renaissance de l'Allemagne, Fernand Sorlot, Paris, 1939.